

Ambiguïtés

● **Ambiguïtés.** Le mot vient tout seul lorsque l'on évoque Bernard-Henri Lévy. Philosophe et jeune premier, homme de pensée et d'image, il sème la confusion, la zizanie. Ecoute-t-on ce qu'il dit ? S'écoute-t-il lui-même ? Trouve-t-on en lui une pensée ou simplement un look qui plaît ? Piège de la médiatisation, à outrance, de l'emballage « nouveau philosophe », trop parfait, comme un produit, formidablement bien lancé. BHL qui parle et tance les bateleurs télévisés, est-il crédible, lui qui a su, mieux que tout autre, utiliser les médias ? Mais en même temps, peut-on le lui reprocher, joindre le clan des grognons qui dénoncent, avec un rien d'archaïsme, l'omnipotence de la télévision ? Peut-on continuer à rêver de diligence quand il y a des trains qui vont tellement plus vite ? Bernard-Henri Lévy est un philosophe moderne. Il parle dans la lucarne... **Ambiguïtés.** Est-il sincère quand il s'évade, sous le feu des caméras, pour rejoindre les maquisards afghans, porter secours aux Cambodgiens, tendre une main aux dissidents soviétiques ou aux crève-la-faim d'Éthiopie ? « Il m'arrive de penser que dans telle ou telle cause, je n'ai pas eu la constance requise », reconnaît-il avant d'ajouter : « J'ai utilisé les médias pour populariser la cause afghane, éclairer l'opinion sur la situation réelle du Cambodge, ou donner la parole aux dissidents soviétiques... » Philosophe remuant, égaré aux quatre coins de la planète, photogénique aussi bien sous l'Équateur que dans la région de Peshawar... Mais si de cette agitation il en est sorti un « plus », fut-il en miettes, comment la lui reprocher ? **Ambiguïtés,** d'un « Éloge » incertain, que l'on aurait voulu plus profond, plus cruel, qui ne va pas au fond de la crise, semble vouloir rester en surface, fragile, élégant, comme l'auteur, songeant aux feux des caméras, aux médias, se présentant sous la forme de quelques feuillets ou l'auteur s'épargne lui-même, ne se piquant que par légèreté, par hasard, vaguement narcissique, se regardant souffrir, avec raffinement.

Ambiguïtés d'une revue (Globe) qui publie le même jour une « Éloge de l'intellectuel » et fait l'éloge, gracieux, du « désir capitaliste » qui « sait être de gauche et sans complexe ». La finance, « une aventure moderne », proclame Bénamou, le directeur de Globe, qui pour se réveiller bien tard s'égaré dans des mots qui feraient sourire si on ne savait pas la gauche si naïve. **Ambiguïtés.** Multiples. Agaçantes et séduisantes. Mais néanmoins charmantes, comme tout ce qui est fragile.

B.S. V.

Il est des livres de raison, de passion, de colère, de polémique... « Éloge des intellectuels » est un livre d'esquive, formidable, brillant, léger. Clair, intelligent, puisqu'il vous donne l'impression de l'être. Et peu coûteux, puisqu'il est inclus dans « Globe » qui vous l'offre avec le reste, pour 30 F tout compris.

● Bernard-Henri Lévy a repris la plume pour venir au secours des intellectuels. Il en fait « l'éloge », dit le titre de son ouvrage. En fait, il constate leur quasi-disparition, s'en inquiète, rêve de les voir reprendre le dessus. En quatre chapitres, il dresse le portrait de ce monde qui bat de l'aile, en gros celui de la culture. La phrase est sèche, élégante, elle vous emporte. On commence, on va jusqu'au bout. Qu'apprend-on ? Premièrement, qu'il y a malaise. La culture ne sait plus où elle en est. C'est le règne de la confusion, dit BHL, on mélange tout, « une page de Proust et un dessin de Manara, une toile de Jackson Pollock et un graffiti new-yorkais ». L'idée de culture a « explosé », elle est partout et donc nulle part. « S'il y a malaise, c'est que pour la première fois dans son histoire, elle n'a plus tout à fait de définition. » Et les idées suivent : elles ne savent plus où elles sont, parce qu'on a dénoncé certaines idéologies, on a cru que « l'idéologie en général était à proscrire ». Du coup, la pensée erre, au ras du sol,

c'est le minimum vital, le « minimalisme ». On ne cherche plus le débat, mais le compromis. « Religion du consensus, naissance d'un drôle de personnage, clone de Sartre et d'Aron, Sartron. »

Les intellectuels se sont repliés. Est-ce leur faute ? Pas seulement. Le sol sous eux s'est effondré, ce sur quoi ils s'appuyaient, s'est volatilisé, « la foi dans la raison, la vérité absolue, la justice, les valeurs fixes, la confiance en l'abstraction... » Tout est parti, les intellectuels coulent, remplacés par les bateleurs des media, les Tapie, les Renaud et autre Montand. Est-ce si négatif ? On arrive au deuxième chapitre. Pas absolument, si ça peut jouer le rôle de signal d'alarme. De quelle manière ? En levant « l'hypothèque politique que cette figure d'intellectuel fait peser sur l'écrivain ». Celui-ci n'en peut plus du « chantage » de la politique, il a besoin d'air, de silence, de comprendre le sens de son engagement. De se remettre en cause. Car l'engagement, dit Bernard-Henri Lévy, est « quelque chose de trouble ». Il y a chez les intellectuels comme une « misère », une frustration, qui les pousse à s'engager, « un fond sacrificiel, pénitentiel ou obsessionnel dont il est temps qu'il essaie de se débarrasser ». Si le malaise débouchait sur cette prise de conscience, alors il aurait eu son utilité, souligne l'auteur qui note en passant qu'après tout qu'il y a d'autres engagements que « l'engagement », qu'on peut

être écrivain, sans être intellectuel, au sens traditionnel.

Mais fi de l'optimisme, ce malaise est grave : les intellectuels sont indispensables à notre société. En pratique, parce qu'ils ont été, en partie, « l'honneur de notre temps » en divers moments de l'histoire, affaire Dreyfus, années 30, guerre d'Algérie, dissidents. En théorie, parce qu'ils représentent le pari de l'intelligence. Et surtout, finalement, parce qu'ils pensent, c'est tout de même leur métier.

Donc, ils sont indispensables. Mais comment renaîtront-ils ? C'est le quatrième chapitre, le plus incertain, le plus flou, on revient à la case-départ. Il faut retrouver « la foi en raison, l'idée de vérité, de justice, la confiance dans les valeurs occidentales », plaide l'auteur. Simple restauration ? Non, renaissance, émergence « d'un intellectuel du troisième type », moins engagé, moins tapageur, plus hésitant, pessimiste, revendiquant « le droit de choisir ses morts ».

Le livre (l'opuscule) s'achève sur un « dialogue imaginaire » de l'auteur avec lui-même. On le reforme heureux, parce qu'on a tout compris, mais avec une légère faim. C'est simple, trop simple. On a le sentiment que BHL a survolé son sujet, avec élégance, brio, mais un rien de négligence. « S'esquiver, si facilement ? », interroge-t-il lui-même. « Non, répond-il. On n'est pas sûr qu'il ait tenu parole. »

Bertrand de SAINT-VINCENT

CE QU'ILS EN PENSENT

JEAN-EDERN HALLIER

« Je me réconcilie avec BHL »

Ça fait des années que je dénonce les sous-cultures — la sous-culture journalistique notamment depuis 1978. Cela m'a valu d'être traité de bouffon par la presse et traîné dans la boue pendant des années. Je suis heureux de voir Bernard-Henri Lévy prendre le relais de mes propres contacts. Ainsi ils s'amplifient, deviennent la grande question du jour. Il y a de la fraîcheur et de la force chez Lévy. Je suis heureux de me réconcilier avec lui sur le meilleur terrain qui puisse être, celui de la pensée. Sur le fond des choses, il faut retrouver la fonction socratique de l'intellectuel, avoir le courage de devenir le bouc émissaire de la cité, boire la ciguë, recevoir les épilures. Sinon, nous risquons de rester sur le plan des modes, du prêt-à-penser — même si le dernier prêt-à-penser à la mode consiste à être contre Montand, Tapie, Coluche et tous les acteurs. Si les intellectuels se sont fait ravir la place, c'est parce qu'ils manquaient de courage ou de véritable talent. Ils ont trop souvent été les hommes liges des classes politiques.

ANDRÉ BERCOFF :

les starlettes du désespoir médiatique

La baisse d'influence des intellectuels s'explique parfaitement. Une partie de la néo-intelligentsia ne récolte en fait ce qu'elle a semé. En gros, il faut savoir que quand on passe sa vie à téléphoner plutôt qu'à travailler, à intriguer auprès des media pour essayer de se mettre en valeur, il ne faut pas s'étonner que le public préfère

les vrais clowns aux mauvais. Au temps de Sartre et de Camus, ces gens-là avaient une œuvre derrière eux, quelle que soit la valeur que l'on pouvait leur attribuer. Aujourd'hui, les trois-quarts de l'énergie d'un certain nombre d'écrivains est absorbée par le souci d'alerter les media, et seulement un quart à écrire. Dans ce cas, qu'ils ne s'étonnent pas si leur travail est à la hauteur de leur manque d'inspiration. Qu'ils se taisent et travaillent vraiment ! Qu'ils ne soient pas obsédés par la manière dont on les prendra en photo. Il se passe pour une certaine catégorie d'intellectuels que j'appellerai les starlettes du désespoir médiatique ce qui s'est passé au cours de la campagne des élections présidentielles aux États-Unis en 1984. On a vu apparaître le slogan « Where is the beef ? » à propos du hamburger. C'est peut-être bon, mais où est la viande ?

JEAN CAU :

la corde dans la maison d'un pendu

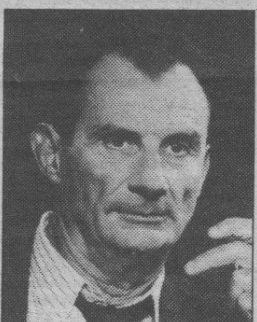
Est-ce que par hasard Bernard-Henri Lévy ne parlerait pas de corde dans la maison d'un pendu ? Coluche, que je sache, quand il s'est présenté à la présidence de la République, était soutenu par des intellectuels des plus affûtés, de type Derrida ou Gilles Deleuze ; et enfin je remarquerai que le président Mitterrand lui-même a reçu monsieur Renaud, est allé, ai-je lu, dîner chez Coluche et n'hésitait pas à partager la poire et le fromage avec nombre d'augustes que pourfend le chevalier Lévy. Evidemment, lorsque je constate que le Platon de Socrate-Mitterrand s'appelle Marguerite Duras, je comprends les désespoirs de Lévy.



Jean-Edern Hallier



André Bercoff



Jean Cau